HAL
open science

Le Poulpe et la Vitre. Résistance ou complicité de la littérature envers l'hégémonie économique ?

Yves Citton

To cite this version:

Yves Citton. Le Poulpe et la Vitre. Résistance ou complicité de la littérature envers l'hégémonie économique ?. Versants, 2011, 58, pp.83-96. hal-00847129

HAL Id: hal-00847129

https://hal.science/hal-00847129v1

Submitted on 24 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

N° 58:1 | 2011

versants

Revue suisse
des littératures romanes
Fascicule français

Le Poulpe et la Vitre. Résistance ou complicité de la littérature envers l'hégémonie économique ?

De nos jours, le nouage entre économie et littérature est généralement articulé sur le mode de la conflictualité et de la résistance. Cela n'est sans doute pas étranger au fait que ce nouage soit généralement accompli par des littéraires (qui le vivent d'une façon angoissée), plutôt que par des économistes (qui pensent sans doute avoir mieux à faire). Si la littérature, qui se sent sommée (par les économistes) de justifier son existence, se trouve une raison de persister dans l'être, c'est justement comme lieu d'opposition et de résistance à la logique comptable identifiée aux économistes. En toute justice, les littéraires devraient donc remercier les économistes dans chacune de leurs actions de grâce matinales, puisque ces derniers leur fournissent à la fois une cause à défendre (combattre la pauvreté abstraite du chiffre au nom de la richesse de la culture concrète), une raison sociale (étudier tout le domaine des « nuances » qui échappent aux brutalités de la quantification) et une tête de Turc, en la personne de l'Économiste, que l'on postule être toujours arrogant, réducteur, orthodoxe, néolibéral – bref : « hégémonique ».

Après avoir moi-même abondamment sacrifié à ce don Quichottisme éminemment littéraire (potentiellement sympathique et de bonne guerre), j'aimerais ici tenter d'en prendre le contrepied. Il ne s'agit nullement de s'en « repentir », mais bien plutôt d'essayer d'affiner le tir et de redessiner une nouvelle cible en l'inscrivant dans un cadre radicalement déplacé. Plutôt que d'accepter l'évidence dépeignant le littéraire comme un « résistant » à l'hégémonie économique, demandons-nous en quoi il en a été largement le *complice*. Pour ce faire, je m'appuierai sur quelques intuitions tirées de la pensée du philosophe Gilbert Simondon (1924-1989) relatives à la fonction des images, au travail d'explicitation et de normalisation inhérent au développement de la modernité.

Coïncidence et déphasage temporels

On aime à faire de la « science économique » une fille des Lumières, sortie tout armée en 1776 du cerveau d'Adam Smith et de sa *Richesse des*

Yves Citton, « Le Poulpe et la Vitre », *Versants* 58:1, fascicule français, 2011, pp. 79-92

Nations (ou alors de la cuisse des Physiocrates dont il se dit inspiré[1]). De William Petty à François Quesnay, en passant par Mandeville et Boisguilbert, c'est en fait toute la période 1670-1800 qui bouillonne des idées que Smith rassemblera de façon brouillonne en 1776, et auxquelles les premières décennies du XIXe siècle donneront leur première formulation orthodoxe (à partir de Say et de Ricardo).

On dit moins souvent que « la littérature » est issue d'un développement remarquablement synchrone, à la décennie près. De même que l'on produisait, échangeait, vendait des biens et des titres financiers longtemps avant que « l'Économie » ne soit inventée et érigée au statut de Science, de même y a-t-il eu des « hommes de Lettres » écrivant des poèmes, romans et autres tragédies depuis de nombreux siècles, sans que rien de cela ne soit perçu comme ce que nous appelons pompeusement – depuis les premières décennies du XIXe siècle – de la « littérature ».

Pour comprendre que cette coïncidence chronologique n'en est pas vraiment une, survolons rapidement cette double séquence temporelle. Le XVIIIe siècle correspond à la précipitation d'une « science morale », qui s'efforçait de comprendre les motivations poussant les humains passionnés à se comporter comme ils le font, en une formulation quantifiée de la notion de « valeur », censée rendre compte de l'équilibration réciproque de ces motivations par des mécanismes de marché. Esquissée dans le *Tableau économique* proposé par Quesnay dans les années 1750, cette quantification ne génère ses premières formules magiques convaincantes qu'à l'époque de Ricardo (1817). Durant l'essentiel du XVIIIe siècle, on s'intéresse bien plus à comprendre les principes des motivations humaines qu'à en formaliser le calcul. C'est un autre cliché (lui aussi largement justifié) que de rappeler qu'Adam Smith a publié la *Théorie des sentiments moraux* avant la *Richesse des nations* et que, malgré les contradictions apparentes que les critiques de l'économie politique se sont ingénié à découvrir entre les deux ouvrages, c'est un projet consistant qui se poursuit d'un livre à l'autre.

Or que se passe-t-il du côté de « la littérature » au cours de ce XVIIIe siècle qui n'a pas encore délimité son champ comme tel ? Ignorant ou méprisant des genres pourtant florissants comme le conte merveilleux ou la poésie de circonstance, l'histoire « littéraire » nous invite à identifier « la littérature » des Lumières (par opposition à la Philosophie de la même période) à une tradition très particulière de textes en prose se caractérisant

[1] Principalement dans Yves Citton, *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2000.

par l'investigation de ces « sentiments moraux » dont Adam Smith propose la théorisation en 1759. Si les *Contes* de Gueullette, l'invraisemblable débridé du Chevalier de Mouhy ou les badinages parascientifiques de Tiphaigne de la Roche se sont trouvés exclus du canon « littéraire », c'est que « la littérature » s'est définie elle-même, rétrospectivement, autour d'un effort d'introspection des « émotions » (passions, affects) qu'ont développé des auteurs comme Marivaux, l'abbé Prévost, Rousseau, Constant ou Chateaubriand.

Littéraires et économistes ont donc été mis en orbite à partir d'une même poussée initiale – qui visait à *rendre compte/conte de l'économie de nos affects*. Qu'est-ce qui fait bouger un être humain comme il le fait ? Quelles sont les motivations d'un paysan parvenu qui passe de la campagne à la ville ? Quelles sont les émotions d'un jeune homme qui dilapide sa fortune et sa réputation pour l'amour d'une aventurière ? Quelle tempête affective agite l'esprit d'un garçon qui vole un ruban (et du vieillard qui s'en remémore le crime) ? Qu'est-ce qui pousse chacun d'eux à faire, à dire, à penser, à désirer ceci plutôt que cela ? Telles sont les questions que se posent, tout au long du XVIIIe siècle, ceux dont sont issus parallèlement « l'économie » et « la littérature ».

On aura raison de remarquer que les deux disciplines ne se sont constituées à partir de 1800 que pour s'opposer aussitôt. On connaît le mépris de Stendhal pour des « industriels » censés incarner l'esprit économique, de même que les contes acerbes où Flaubert fustige les comptes de l'apothicaire Homais. Des folies nervaliennes au « Jamais nous ne travaillerons » de Rimbaud et aux surréalistes, c'est apparemment toute « la littérature moderne » (mais, justement, il n'y a pas d'autre « littérature » que moderne) qui s'est construite en résistance à l'hégémonie de la rationalité marchande et de son mode de quantification de la valeur par le prix.

Il serait toutefois stimulant de regarder cette opposition comme relevant d'un *déphasage* plutôt que d'une guerre de tranchées. Lancées par un même projet d'investigation de nos motivations passionnées, économie et littérature n'ont divergé qu'en se spécialisant sur deux faces complémentaires de notre rapport aux objets du désir. L'économie, depuis Ricardo, s'est ingéniée à calculer les modalités de notre attirance (toujours relative et modulée par le prix) pour les objets de consommation, tandis que la littérature explorait les modalités intersubjectives de constitution de nos désirs. Pendant deux siècles, les uns ont cherché dans (les coûts de) la production des objets (matériels) la raison de nos comportements de

consommation, tandis que les autres tâtonnaient pour cartographier la nature relationnelle de nos sentiments « personnels ». Les ponts entre ces deux enquêtes parallèles ont été nombreux, depuis l'époque de Gabriel Tarde et d'Émile Zola, qui comptait sur le marché pour émanciper l'écrivain (tout en dénonçant l'aliénation des consommateurs des premiers supermarchés)[2], jusqu'aux travaux de Jean-Pierre Dupuy ou d'André Orléan, qui allaient chercher dans les analyses de Flaubert et de Proust par René Girard la raison littéraire de nos sociétés de consommation et de nos emballements monétaires[3].

Après un déphasage de deux siècles environ, on assisterait, depuis une vingtaine d'années, à une réorientation de l'économie, dont les méthodologies objectifiantes et individualistes s'avèrent de plus en plus intenables. Qu'ils fondent leur cours de management sur des lectures de Shakespeare, qu'ils problématisent l'hégémonie de la finance en termes de croyances collectives, qu'ils retournent à la vieille notion d'« esprits animaux », ou même qu'ils scannent naïvement le cerveau pour identifier les neurones responsables de nos pulsions consommatrices[4], les économistes se remettent finalement en phase avec l'intuition première autour de laquelle s'est coagulée l'institution littéraire : les motivations qui font bouger les humains comme ils le font sont à comprendre *depuis l'intérieur de leur économie émotionnelle*, en tant que celle-ci reflète un monde de relations virtuellement illimité.

Le problème du Poulpe

Les paragraphes précédents auront sans doute paru faire violence à « la littérature » en la réduisant brutalement à ce qu'il est plus commun d'appeler la « psychologie ». Un roman ne cherche pas à « comprendre »,

---

[2] Pour un historique des quelques-uns de ces ponts, voir Martial Poirson *et al.*, *Les Frontières littéraires de l'économie (XVIIe-XIXe siècles)*, Paris, Desjonquères, 2008.

[3] Voir par exemple André Orléan et Michel Aglietta, *La Violence de la monnaie*, Paris, PUF, 1982 ou Paul Dumouchel et Jean-Pierre Dupuy, *L'Enfer des choses. René Girard et la logique économique*, Paris, Le Seuil, 1979. Sur Gabriel Tarde, voir Maurizio Lazzarato, *Puissance de l'invention. La psychologie économique de Gabriel Tarde contre l'économie politique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

[4] Voir Frédéric Lordon, « La crise, Keynes et les 'esprits animaux'. L'onde de choc de la crise dans la théorie économique », dans Collectif, *Penser à gauche. Figures de la pensée critique aujourd'hui*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011, pp. 288-303. Voir aussi Yves Citton et Frédéric Lordon, *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

encore moins à « expliquer » des « motivations » ; un romancier, non seulement ne calcule pas, contrairement à un économiste, mais il ne cherche même pas forcément à concevoir, et encore moins à conceptualiser : il *écrit*, en donnant même à ce terme, au moins depuis Barthes, un régime intransitif. Au nom de quoi serait-il donc légitime de comparer les produits de « la littérature » aux matrices input-output formalisées par l'économie ? Au nom du Poulpe en mal d'intégration sensorielle…

> Bierens de Haan donne à un Poulpe la possibilité de *voir* à petite distance un Crabe ; une plaque de verre, invisible dans l'eau, barre à mi-hauteur l'aquarium dans lequel se déroule cette tentative de capture du Crabe par le Poulpe ; or, la simulation ayant été visuelle, le Poulpe est arrêté par l'obstacle tactile et moteur de la plaque de verre ; même si par hasard un tentacule du Poulpe vient à rencontrer le Crabe, il n'y a pas intégration de cette donnée sensorielle tactile au problème initialement posé en termes de stimulus visuel ; la donnée tactile est pourtant une indication qui pourrait amorcer la solution du problème de détour ; le tentacule a effectué le détour qui permettrait la capture du Crabe[5].

Pour comprendre les implications de cette expérience – qui mériterait d'être pour notre époque ce que fut celle de Molyneux pour la spéculation philosophique du XVIIIe siècle – ainsi que pour saisir sa pertinence quant aux rapports entre littérature et économie, il faut la resituer dans le cadre de réflexion articulé par Gilbert Simondon pour rendre compte des activités transindividuelles d'imagination et d'invention. Je synthétiserai ce cadre de réflexion en quelques propositions rapides :

1° *L'invention répond à un problème d'incompatibilité*. Un problème peut être caractérisé comme « l'interruption par un obstacle, par une discontinuité jouant le rôle d'un barrage, d'un accomplissement opératoire continu dans son projet » (139). L'invention consiste donc essentiellement à découvrir un moyen d'établir une compatibilité entre des perceptions, des conceptions ou des opérations données comme séparées ou sans relation préétablies entre elles.

2° *L'invention repose sur une dynamique des images qui prend la forme d'un cycle en trois temps*. Une « image », dans la conceptualisation qu'en donne Gilbert Simondon, résulte de la coagulation de trois gestes : a) au début du cycle des images, il y a une *anticipation motrice* (*a priori*), qui pousse le sujet à bouger spontanément, antérieurement à toute perception identifiable

[5] Gilbert Simondon, *Imagination et invention (1965-1966)*, Chatou, Les éditions de la transparence, 2008, p. 145. Pour renvoyer à ce texte, je donnerai dorénavant le numéro de page entre parenthèses à la suite de la citation.

comme telle ; b) ensuite apparaît une phase d'*accueil d'information* (*in praesentia*) qui coïncide avec la perception attentive d'un objet exposé aux sens ; c) enfin se produisent des effets affectivo-émotifs de résonance propres à l'*image-souvenir* (*a posteriori*) qui reste imprimée dans le sujet et qu'il peut parfois mobiliser volontairement après que le contact avec l'objet perçu a été interrompu. Ce troisième moment, caractérisé par la résonance, donne lieu à une recomposition s'efforçant de systématiser les images-souvenirs que le sujet ressent le besoin de rendre compatibles entre elles. Ce sont ces images-souvenirs, accumulées et systématisées, qui servent de base aux anticipations motrices que le sujet déploiera dans l'avenir, et qui seront donc à la base d'un nouveau cycle des images.

3° *L'invention est à concevoir comme le quatrième moment du cycle des images* : « l'invention serait une renaissance du cycle des images, permettant d'aborder le milieu avec de nouvelles anticipations d'où sortiront des adaptations qui n'avaient pas été possibles avec les anticipations primitives, puis une nouvelle systématisation interne et symbolique » (19).

4° *Pour qu'une image se prête à un processus d'invention, sa constitution doit lui avoir donné une fragile proportion de polarisation et de neutralité* : « l'image fortement polarisée du schème ou du projet, du désir ou de la crainte, ne peut être matière de véritable invention pratique portant sur le réel, mais seulement un contenu de phantasmes ; […] des images trop accentuées ne permettent pas l'invention, mais seulement l'itération, la persévération ; pour que les images soient des instruments d'invention obéissant à la situation finalisée où elles s'organisent, il faut qu'elles soient dans un état voisin de la neutralité tout en restant faiblement chargées » (152).

5° *L'invention ne peut se déployer que dans une alternance rythmique de tension problématique et de relâchement apparemment oisif* : « pour que l'invention ait les meilleures chances d'exister, il faut donc une alternance de longues durées (exploration, manipulation libre) où l'activité est faiblement motivée, faiblement finalisée, et de courtes durées (situations problématiques) à fort gradient de but » (152).

6° *Dès lors que des sujets sont amenés à collaborer au sein de projets communs, ils doivent rendre leurs images communicables par un travail d'explicitation et de mise en compatibilité collective* : « pour rendre cohérents les efforts finalisés d'une équipe, pour synchroniser les activités et harmoniser les exécutions fragmentaires » doivent se mettre en place des dispositifs de « traduction en termes uniformément explicites des tâches et des problèmes, ce qui est

une réinvention des modes opératoires achevant de les rendre indépendants du sujet, et préparant l'existence d'un monde indépendant de réalités inventées » (153-154).

7° *Ce travail d'explicitation concerne non seulement le domaine des opérations pratiques, mais aussi bien celui des émotions et des affects qui motivent les actions humaines – et ce sont les institutions artistiques et religieuses qui ont historiquement mené à bien ce travail d'explicitation* :

> Tout ce qui n'est pas opératoire, c'est-à-dire ce qui, dans le rapport avec le monde, est affectivo-émotif, peut aussi se formaliser et s'exprimer selon des catégories subjectives autorisant la participation et l'action par communication d'un sentiment, d'une émotion, d'un mode défini de retentissement ou d'une motivation. En ce sens, l'action, individuelle et collective, se distingue de l'opération ; elle a, elle aussi, ses modes de compatibilité, qui sont des normes et des ritualisations mais non des procédés. Les arts et les modalités religieuses de la vie collective correspondent à la formalisation de l'action par opposition aux opérations, selon une dichotomie qui se traduit par la séparation du loisir et de l'activité du travail. (157)

Nous voilà en mesure de revenir au Poulpe de Bierens de Haan – et de comprendre en quoi son expérience est emblématique de la fonction sociale accomplie par « la littérature » au cours des deux derniers siècles. Le Poulpe est confronté à un « problème » qui prend la forme très concrète de la Vitre qui l'empêche de capturer le Crabe qu'il voit pourtant s'agiter à quelques centimètres de sa bouche. La tension de l'appétit qui le meut « polarise » toutefois excessivement son comportement envers ce Crabe : l'image *in praesentia* du Crabe le fascine à tel point qu'il ne sent même pas que son tentacule le touche en contournant l'obstacle de la Vitre. La deuxième phase du cycle des images, celle de l'information, le paralyse au lieu de l'encapaciter.

Pour avoir une chance d'inventer un moyen de capturer la Crabe, le Poulpe devrait être en mesure soit de fermer les yeux, soit de suspendre sa faim, de façon à revenir à la première phase d'exploration motrice désintéressée, faiblement polarisée. Faute de pouvoir rendre compatibles au sein d'une même image intégrative les données visuelles qui lui viennent des yeux et les données tactiles que lui transmettent ses tentacules, et faute de pouvoir convenir avec d'autres Poulpes d'une action commune (et d'un partage équitable de la proie), il est voué à rester le nez collé sur la Vitre, à saliver en vain, voire à mourir de faim. Je ne connais pas d'emblème plus saisissant de notre modernité tardive que ce Poulpe pathétique, incapable de résoudre un problème pourtant parfaitement à sa

portée, parce qu'incapable de se mettre en position d'inventer une image adéquate du Crabe qui le tente et de la Vitre qui l'en sépare.

Deux entreprises de normalisation

Les notions mises en place par Gilbert Simondon pour rendre compte du cycle des images et des conditions de l'invention nous fournissent un vocabulaire suggestif pour redécrire le travail parallèle auquel se sont livrés l'économie et la littérature au cours des deux derniers siècles. Tandis que l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert donnait « l'exemple d'une expression explicite des modalités opératoires des métiers » (155), les économistes ont mis au point divers dispositifs de « traduction en termes uniformément explicites des tâches et des problèmes » rencontrés dans la production et la distribution de richesses, « réinventant des modes opératoires » et « achevant de les rendre indépendants du sujet ». Même si les plus naïfs d'entre eux ont cru développer une « science » descriptive dépourvue de toute idéologie prescriptive, nous savons que ce sont aussi des normes et des systèmes de valeurs qu'ils ont contribué à instaurer pour réguler nos interactions collaboratives. La production à la chaîne de MBAs, la furie de l'évaluation quantifiée, la généralisation des pratiques du *New Public Management*, la pression vers des taux de profits unifiés et maximisés dans le court terme, tout cela résulte aujourd'hui du long travail de *normalisation* – à la fois explicitation, formalisation et imposition de normes qui se dissimulent en émanations immédiates de la réalité des « données » elles-mêmes[6] – travail accompli par une certaine économie politique occupant effectivement aujourd'hui une position hégémonique :

> Les formalisations axiologiques s'adressent aux points-clefs et aux moments-clefs de l'action, principalement sous forme d'un système d'axiomes de décision entraînant une représentation universelle du monde et des hommes, et s'exprimant par une symbolique de l'action pouvant être enseignée et propagée. Cette symbolique établit un système de conversion des actions les unes dans les autres, permet de les comparer et de les mettre en rapport même si elles se déploient dans des conditions hétérogènes et concrètement dissemblables selon les lieux, les moments et l'entourage empirique de chacun des sujets. (158-159)

[6] Voir sur ce point le beau petit livre de Thomas Berns, *Gouverner sans gouverner. Une archéologie politique de la statistique*, Paris, PUF, 2009.

Les économistes ne se contentent nullement de formuler des normes *opératoires* (ce qui relève plutôt du travail de l'ingénieur). Leur travail d'explicitation, de formalisation et de normalisation porte bien davantage sur « les points-clefs et les moments-clefs de l'*action* », soit sur le domaine que Simondon décrivait comme celui des arts et de la religion. Après un long déphasage, les économistes en arrivent enfin à reconnaître ce qu'ils ont toujours fait : étudier et promouvoir une certaine économie des affects reposant sur la « communication d'un sentiment, d'une émotion, d'un mode défini de retentissement ou d'une motivation ». Comme le Poulpe, c'est bien cette économie des affects qu'ils avaient sous les yeux, et qu'ils touchaient à tout instant, mais il aura fallu deux siècles aux plus obtus d'entre eux pour rendre compatibles ces données disparates en une même image intégrative de leur discipline.

Si les analyses de Gilbert Simondon s'appliquent remarquablement à l'entreprise de formalisation-normalisation qu'a été l'économie, il ne faut pas oublier que c'est dans les arts et la religion qu'il situe principalement « les inventions normatives qui opèrent une découverte de compatibilité pour des modes d'existence qui n'avaient pas de sens ni de point d'insertion dans les structures normatives précédentes » (158). Encore une fois, notre vision commune de « la littérature » risque de se cabrer contre une analyse qui la dépeint comme une entreprise de normalisation : les (vrais) écrivains n'ont-ils pas tous été (un peu) révolutionnaires (ou du moins insoumis) ? Le roman n'est-il pas le chant toujours singulier de l'individu toujours rebelle à la discipline homogénéisatrice ? Toute la poésie moderne n'est-elle pas animée par un effort constant de résistance contre toute forme de norme (métrique, syntaxique, sémantique, typographique) ?

Le moment est sans doute venu de cesser d'employer ces grosses notions molaires et leurrrantes que sont « la littérature » et « l'économie ». Si les littéraires ont sans doute raison de se rebiffer contre l'idée de voir « la littérature » réduite à une entreprise normalisatrice, les économistes auront également raison de regimber contre la caricature de leur discipline régulièrement mise au pilori par les « humanistes » bien pensants. Il n'y a pas plus *une* (essence homogène de l')économie qu'il n'y a *une* (définition non-conflictuelle de la) littérature. Dès lors qu'on arrête de se battre contre des moulins, on voit sans trop de peine que les économistes sont rarement d'accord entre eux, que les plus importants parmi eux ont contesté la définition dominante de leur discipline, laquelle tient tout autant du champ de bataille que de l'usine à MBAs. Le même éclatement se retrouve, bien

entendu, du côté des définitions et des pratiques qui ont pu se réclamer de « la littérature ». Un vieil atavisme, difficile à secouer, me pousse à dire qu'il y a eu autant d'écrivains rebelles et viscéralement anarchistes qu'il n'y a eu de professeurs de littérature appliqués à normaliser la jeunesse du haut de leur discours d'autorité. Mais est-ce bien le cas ?

Ceux qui ont écrit des poèmes ou des romans *contre* l'institution littéraire n'ont-ils pas toujours été dans une position profondément minoritaire, et n'est-ce pas justement de cette position minoritaire qu'ils ont tiré leur énergie vitale et leur dynamique régénératrice ? N'est-ce pas contre « la littérature » qu'ont été écrits tous les (anti-)romans et tous les (anti-)poèmes qui ont marqué son histoire ? Combien, parmi ceux dont « la littérature » s'honore, se sont ouvertement réclamés d'elle ? Force est de reconnaître que les grosses troupes de « la littérature » se sont composées de professeurs sans doute sympathiques, bien intentionnés et méritoires, mais appliqués surtout à mâter tout signe de rébellion chez des élèves auxquels il s'agissait « d'apprendre » à être de bons lecteurs, de bons citoyens, de bons maris et de bonnes épouses. Le fanatisme avec lequel la profession enseignante, dans la France contemporaine, défend son sacrosaint « idéal républicain » – en excluant, humiliant et persécutant au besoin celles dont l'habit sort de la norme – révèle de façon symptomatique le nerf disciplinaire de cette mise en compatibilité des formes de comportements.

Le règne de « la littérature », aux XIXe et XXe siècles – quoique nourri de conflits internes qui n'ont rien à envier à ceux qui ont animé l'évolution des formalisations économiques –, a massivement imposé ce que Lawrence Lessig appelle une culture du *Read Only*[7]. « La littérature » exige de chacun qu'on la lise (pour être un homme cultivé et un bon citoyen), mais ne tolère de retours d'écriture que sous une forme férocement ritualisée (la dissertation scolaire, la thèse universitaire, la poésie cérémonielle des Comices), qui neutralise par avance toute remise en question indisciplinée. Qu'une telle entreprise de normalisation se donne systématiquement pour héros les rares insensés qui ont osé rejeter ses dogmes et fronder ses institutions, voilà qui la rend sans doute attachante, même si une dynamique similaire anime l'histoire de ces autres formes de disciplines que sont les sciences et les régimes politiques. En se faisant l'avocat du diable jusqu'au bout, on pourrait dire qu'en parallèle avec l'imposition de l'orthographe, qui a réinstauré le privilège des élites au moment où les masses avaient accès à

[7] Voir Lawrence Lessig, *Remix. Making Art and Commerce Thrive in the Hybrid Economy*, New York, Penguin, 2008.

l'alphabétisation, l'enseignement de « la littérature », autant qu'un instrument d'émancipation des consciences, a été un outil de hiérarchisation, de contrôle, voire d'humiliation. Il apparaîtrait alors que ce dont les littéraires se lamentent aujourd'hui n'est pas tant l'hégémonie de l'économie que la destitution de la position d'hégémonie dont disposait jusqu'à peu « la littérature » elle-même, entendue ici dans son sens institutionnel que représentaient les professeurs de littérature et de leur appareil de pouvoir.

Vers une nécessaire métamorphose du littéraire à l'ère postmédiatique

Même si cette démonisation de « la littérature » est exagérée, elle permet toutefois de suggérer au moins quatre réponses à la question centrale qui nous occupe ici : *que cherchons-nous à défendre lorsque nous défendons le statut de « la littérature »* (contre l'hégémonie de l'économique) ?

1° *Une discipline d'écriture*. Qu'il s'agisse de l'exercice classique de la dissertation, d'un certain souci de l'élégance stylistique, d'un goût pour les jeux polysémiques, d'une conscience étymologique, d'une sensibilité à l'épaisseur historique et aux vertus connotatives des mots, ou encore de la « science des nuances » chère au dernier Roland Barthes, « la littérature » a promu une certaine forme très particulière de discipline, portant sur un travail propre à « l'écriture » – que les institutions avaient pour charge d'imposer et qui mérite certainement d'être préservée.

2° *Une indiscipline de pensée*. Par rapport à de nombreuses autres disciplines (sciences de la nature, sciences sociales, philosophie), « la littérature » a fourni, au sein des institutions de savoir, un espace de relative liberté dans les modes de pensée. De ce point de vue, elle se caractérise plutôt – malgré les prétentions scientistes de certains courants structuralistes ou historicistes – par son indiscipline : les paronomases, polysémies et soucis des nuances qui régissent le travail d'écriture pratiqué par les littéraires les incitent à opérer des détours et des courts-circuits qui cassent les habitudes de pensée dans lesquelles tendent à s'enferrer les discours institués. Les gestes spontanés propres à cette indiscipline littéraire sont précieux en ce qu'ils accomplissent le travail de tâtonnement et d'exploration faiblement polarisé, dont Simondon montre qu'il constitue un préalable indispensable à la résolution des problèmes et au déploiement de l'invention. Le jeu avec les mots constitue « l'anticipation

motrice » propre au Poulpe littéraire, le conduisant par des gestes spontanés à découvrir des voies détournées pour atteindre ce qu'on échoue à saisir directement (le Crabe derrière la Vitre).

3° *Une pratique de la (sur)interprétation*. À la suite de la théologie, en parallèle avec le droit et la psychanalyse, « la littérature » aura surtout été un lieu privilégié de développement de l'activité herméneutique. Ce qu'il y a à défendre dans ce domaine, c'est une poussée vers la surinterprétation, qui intensifie l'attention en postulant une excédence de signification, situant cette dernière toujours *au-delà* de ce qu'on aura initialement identifié comme « le sens » (donné) d'un discours ou d'un geste. C'est cette poussée surinterprétative qui permet au Poulpe d'échafauder des liens qui lui échappaient initialement : je vois ce Crabe qui me tente, je n'arrive pas à le saisir, mais quelque chose me démange au bout du quatrième tentacule gauche. C'est précisément de ce type de démangeaisons que se nourrit l'interprétation littéraire ; et c'est de notre capacité collective à « sentir » et à mettre en relation les différentes dimensions de nos existences au sein d'une image intégrative que dépend notre avenir commun[8].

4° *Une rythmisation de nos existences*. Si « la littérature » a pu jouer pour certains le rôle d'une religion de substitution, les analyses de Gilbert Simondon nous aident à comprendre pourquoi, et à mesurer l'importance de « la littérature » comme facteur de rythmisation de nos existences grâce à la scansion « du loisir et de l'activité du travail ». La lecture d'un poème, l'après-midi passée dans un roman, la soirée consacrée à une représentation théâtrale sont autant de plages temporelles escamotées du temps de travail et dédiées à une forme de loisir. Si l'opposition entre le littéraire et l'économique mérite d'être localisée quelque part, c'est sans doute à ce niveau : la logique de l'économique exerce une pression irrésistible vers « l'activité du travail », en tant que celle-ci est identifiée comme productrice de richesses et de profits ; la logique du littéraire exige au contraire l'ouverture de vacuoles protégées, qui suspendent momentanément cette pression exercée par un souci de rentabilité mesurable. Si l'hégémonie de l'économique a bien de quoi nous inquiéter aujourd'hui, c'est parce qu'elle tend à écraser les vacuoles au sein desquels le Poulpe pouvait perdre son temps en tâtonnements hasardeux et souvent improductifs, méditer sur ses

[8] Voir sur ce point Édouard Glissant, *Philosophie de la relation*, Paris, Gallimard, 2009 et Yves Citton, *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation*, Paris, La Découverte, 2010.

démangeaisons, relire et relier ses sensations disparates mais révélatrices de relations insoupçonnées. L'obsession du profit à court terme qui accompagne l'hégémonie de l'économique (et qui la dirige depuis deux siècles) conduit à un suicide collectif : nous risquons tous de mourir la bouche collée à la Vitre, tendus vers l'image d'un Crabe inaccessible, faute d'avoir su cultiver l'art des détours que pratique – au sein d'une vacuole faiblement polarisée, partiellement neutralisée envers les calculs d'intérêt – le Poulpe littéraire.

Il ne saurait toutefois être question de revenir à « la littérature » dans l'acception et les pratiques héritées de son époque hégémonique (1800-1970). Deux transformations sociales massives et probablement irréversibles empêchent un tel retour.

D'une part, alors que « la littérature », lorsqu'elle ne se voulait pas explicitement discriminatoire, prétendait initier les masses alphabétisées mais « incultes » aux joies raffinées (et fortement normalisées) d'une élite qui seule disposait du luxe culturel (éducation) et temporel (*otium*) nécessaire à en goûter les délices, le rapport social au savoir a été progressivement bouleversé, au cours du XXe siècle, par la démocratisation de l'enseignement supérieur, l'allongement de l'espérance de vie scolaire et les nouvelles conditions d'accès à la connaissance rendues possibles par le développement d'Internet. Le « luxe » d'une éducation supérieure, d'une culture générale, d'une pratique inventrice de l'interprétation, en même temps qu'il s'est généralisé, est devenu une condition de survie de nos nouvelles formations sociales. Ce qui reste à préserver de « la littérature » doit se réinventer sous une forme non-élitiste, ouverte aux défis et aux surprises des multitudes.

D'autre part, la phase hégémonique de « la littérature » appartient désormais au passé depuis déjà quelques décennies parce qu'il « se manifeste à chaque époque un art dominant servant de référence et de contenant aux autres » (160). Un dernier emprunt à Gilbert Simondon nous aidera à comprendre – en guise de conclusion – que « la littérature » doit moins être définie comme une forme artistique particulière (caractérisée par le livre, la lecture, la critique, etc.) que comme « un mode de compatibilité entre des formes précédemment isolées » :

> Au XVIIe siècle, c'est l'architecture qui a joué ce rôle de panégyrie permanente et universelle des arts, parce qu'elle permettait l'intégration de la sculpture, de la peinture, de l'ébénisterie, de l'art du jardinier et du fontainier dans des ensembles synthétiques organisés comme les palais ou les hôtels particuliers. […] À la fin du XVIIIe et surtout au XIXe siècle, ce fut la littérature qui offrit un domaine ouvert aux

> modalités particulières, s'efforçant de faire voir et entendre, absorbant à la mesure de ses moyens les arts plastiques, la peinture, le dessin (illustrations, gravures) et faisant du livre le milieu de la compatibilité des arts, grâce au développement de la diffusion du texte imprimé. Le cinéma, puis la télévision, ont pris le relais du livre et du journal comme véhicule des arts ; ce serait une erreur de vouloir les traiter comme des arts à part, comparables à la musique, à la sculpture, au théâtre ; ils sont plutôt des systèmes symboliques de compatibilité reposant sur une invention technique en voie de développement, comme était naguère l'imprimerie s'adjoignant la lithographie et les gravures à grand tirage ; chaque progrès de l'invention technique servant de support permet un élargissement de la compatibilité entre les arts particuliers, dans la mesure où cinéma et télévision sont comme l'architecture au XVIIe siècle et le livre au XIXe siècle, une maison des arts et non un art cherchant à se fermer sur lui-même sous la poussée d'un groupe professionnel inhibant l'ouverture de l'invention permanente. (159-160)

L'hégémonie de « la littérature » est révolue – et il n'y a pas forcément à s'en lamenter. Si les pratiques d'écriture et de lecture sont appelées à se développer, dans des schémas d'interaction relevant davantage du *Read and Write*, ce n'est plus « la littérature » qui nous sert de « maison des arts », mais le cinéma, la télévision et, bien davantage encore, Internet. Il y a tout à espérer du fait que l'hégémonie de la télévision passe aussi rapidement que possible afin que, de l'autre côté du tunnel mass-médiatique dans lequel nous avons plongé depuis les années 1970, une ère « post-média », caractérisée par les pratiques propres à l'Internet, nous permette d'approfondir et de généraliser ce qui nous semble à préserver au sein de la culture littéraire[9]. Si l'ère de la télévision aura été celle de Poulpes frustrés par la Vitre d'un petit écran qui exacerbait notre impuissance en faisant miroiter des désirs inaccessibles ou des craintes disproportionnées, les nouvelles technologies postmédiatiques méritent de faire rêver les littéraires qui se risqueront aux nouveaux tâtonnements interprétatifs de leurs multiples tentacules protéiformes.

YVES CITTON
Université Stendhal-Grenoble III
UMR LIRE-CNRS

[9] Voir sur ce point le beau petit texte de Félix Guattari, « Vers une ère postmédia », paru dans la revue *Terminal*, 51, 1990, et disponible en ligne sur http://multitudes.samizdat.net/Vers-une-ere-postmedia. Sur les formes que sera appelée à prendre cette intelligence artistique postmédiatique, voir l'ouvrage exemplaire de Lev Manovich, *Le Langage des nouveaux médias*, Paris, Les Presses du Réel, 2010.